

## DÉSOLATION

A mon ami et cousin J. Beaulieu.

Maintenant que j'ai vu les astres de mon ciel  
Disparaître un à un, dans une nuit livide,  
Maintenant que pour moi les fleurs n'ont plus de miel,  
Que mon cœur est sanglant et que mon âme est vide ;

Maintenant que la vie a trompé mes desirs,  
Que ma joie a sombré dans l'abîme des larmes ;  
Maintenant que les pleurs, les sanglots, les soupirs,  
Ont obscurci mes jours et ravi tous leurs charmes ;

Et maintenant que j'aime, hélas ! sans espérer ;  
A quoi bon, cher ami, tes mots pleins de tendresse !  
O ! je veux être seul pour rêver et pleurer !  
Silence, ô mon ami ! respecte ma détresse !

L.-E. BEAULIEU.

Montréal, septembre, 1896.

## PERDUE DANS LA FORÊT

(Ilustrations de Edmond-J. Massicatte)

L'aurore, de sa teinte rose, chassait les dernières lueurs de la nuit, et dans ce crépuscule d'une lumière nacrée, les arbres, les buissons, faisaient reuire les gouttes de rosée comme autant de perles brillantes. Une brise attiédie, pleine d'émanations printanières, balançait les branches feuillues et courait sur la verdure comme une caresse.

Çà et là, sous le branchage des bosquets verts, sur les talus garnis de Marguerites aux pétales blanches et de boutons d'or, dans la frenaie aux routes claires de la forêt, les oiseaux jetaient au jour naissant leurs petit scris joyeux et sautaient gaiement de branche en branche, de touffe d'herbe à fleur épanouie.

La nature sortait de son assoupissement, plus belle, plus riante que jamais, et sous les rayons d'or qui venaient de l'horizon incendié par le soleil levant, elle laissait monter comme une chanson de joie, d'amour !

Le ciel bleu tacheté de nuages blancs aux reflets roses prenait part à ce charmant réveil, et sa lumière opaline pénétrait jusque dans les dessus ombreux des taillis, dans les chemins enténébrés de la grande forêt, dominant partout un air de fête.

Un si beau matin me donna la douce fantaisie de passer la journée seul, sur la montagne de Saint-B\*\*\*, village où, fatigué des bruits discordants et de la chaleur écrasante de la ville, j'étais venu me réfugier et y chercher la tranquillité.

De l'idée à l'exécution, ce fut bientôt fait, et me voilà marchant sur la route caillouteuse qui conduisait au sommet du mont.

Là, je m'étendis paresseusement sur la mousse encore humide de rosée, aux pieds d'un pin géant, à la ramure fournie, ayant devant moi, pour réjouir ma vue, un lac petit mais enchanteur, ressemblant à un diadème enchassé dans le plus pur métal.

L'homme a besoin de repos ; le spectacle continu des misères humaines, ces grandes et nombreuses inquiétudes qui parfois brisent une existence, le souci des affaires, les chagrins et les déceptions, toutes ces choses ont sur l'homme une influence néfaste.

C'est pourquoi une journée, un instant même passé en un lieu solitaire qu'égayent une frondaison abondante et les modulations des chantres ailés suffit pour donner à l'homme une force nouvelle, puisée dans la vue de ces merveilles que la main du Créateur a semées libéralement sur cette terre, astre perdu parmi tant d'autres dans cette immensité sans bornes et sans fond que remplit la puissance et la grandeur de Dieu.

Le silence de la forêt, le bruissement des feuilles, les trilles des oisillons cachés sous la parure verte des arbres, ce lac ondoyant sous le souffle léger, reflétant en les brisant les saules penchés et les frênes élevés, toutes ces choses qui m'environnaient me parlaient un langage étrange, et mon esprit, en les écoutant, s'égarait dans ces régions où les illusions deviennent des réalités.

Je dormis bientôt d'un profond sommeil, et longtemps après, lorsque je m'éveillai, le soleil incendiait

la forêt de ses rayons de feu, et la voix argentine des cloches de l'église voisine montait claire et distincte dans l'atmosphère surchauffée, sonnait l'Angelus du midi.

Ayant apporté quelques provisions, je commençais mon léger repas, à l'ombre du grand pin, lorsque soudain, non loin de moi, à une profondeur de cent pas dans le bois, j'entendis pleurer une voix d'enfant.

Etonné et intrigué, je me levai pour connaître la cause de ces pleurs, et je vis alors s'avançant péniblement de mon côté une petite fille, d'une dizaine d'années tout au plus.

Ses haillons et ses pieds nus m'annonçaient sa pauvreté ; elle avait de grands yeux noirs, ombragés par de longs cils, des lèvres roses, une figure d'une peau mate, encadrée d'une riche chevelure d'un noir luisant.

Les sanglots qui soulevaient sa poitrine, ces larmes abondantes m'émurent et m'emparant doucement d'une de ses petites mains, je lui demandai :

— Mon enfant, qu'as-tu à pleurer ainsi ?

La pauvrete leva vers moi ses yeux voilés de larmes, et d'une voix faible, entrecoupée de sanglots, elle me répondit simplement :

— Maman est malade, et je suis venue seule dans la forêt cueillir des fruits. Elle m'attend, car elle a bien faim, et je ne puis retrouver le chemin qui conduit au village.

Et l'enfant se remit à pleurer plus fort.

Enu, je passai ma main sur ses cheveux d'ébène et, l'embrassant, je lui dis :

— Calme-toi, je vais te reconduire près de ta mère immédiatement.

La joliette enfant me regarda surprise, et ses grands yeux, où je lisais le contentement et la joie, semblaient me dire : Que vous êtes bon !

Je jetai un dernier regard sur le lac caressé par la brise embaumée, sur les arbres aux luminosités indécises, remuant sans cesse sous le bruissement du feuillage, et quittant, le cœur serré, ce lieu d'une poésie enchanteuse, je pris l'enfant par la main et nous nous engageâmes dans les sentiers ombreux de la forêt.

Nous primes bientôt la grande route, bordée de fleurs blanches et jaunes, d'arbustes d'un vert foncé, de plantes courantes qui, s'entrelaçant serrées, couvraient de chaque côté la clôture de bois.

La chaleur rendait notre marche lente et fatigante, et la poussière grise du chemin brûlait les pieds nus de l'enfant. Au village, j'achetai des fruits succulents pour ma nouvelle protégée et pour sa mère.

Je fis d'autres petits achats, et bientôt, les bras chargés, je suivis l'enfant qui, joyeuse et vive, prenait le devant pour me conduire à sa maisonnette.

Celle-ci était située sur le bord de la rivière, loin de toute autre habitation.

J'y entrai, et aussitôt mon cœur fut saisi de pitié à la vue d'une telle misère : une table, deux chaises boiteuses, et un misérable grabat composaient tout le mobilier.

Une seule chose me frappa : c'était un crucifix suspendu à la muraille ; il avait une telle expression d'abattement et de douleur que mon âme en tressaillit jusque dans ses parties les plus intimes.

La mère de l'enfant, agenouillée devant ce Dieu qui fut pauvre, priait ; au bruit de notre arrivée, elle se leva, me remercia du regard, reçut dans ses bras ouverts sa petite fille et la couvrit de baisers ; c'était une scène sublime de tendresse.

La femme ne paraissait avoir qu'une quarantaine d'années ; mais ces yeux ternes à demi cachés dans leur orbite, ces traits amaigris, ces lèvres blanches où errait un sourire amer, ces mains décharnées, ce voile de tristesse couvrant sa figure, ce corps cachant à peine sa nudité sous des haillons, tout chez elle faisait pitié à voir et déchirait le cœur.

J'étais navré d'une telle pauvreté.

Ah ! riches du monde, laissez un moment vos plaisirs et vos orgies !

Pénétrez aux réduits de ces pauvres familles :  
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles !  
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser !  
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes  
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes  
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !—(REBOUL.)

A la vue des fruits nombreux que je déposai sur la table, la pauvre femme me tendit la main et, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Monsieur, merci de vos bontés ; Dieu vous en tiendra compte. Celui qui a pitié de l'indigent trouvera pitié auprès de l'Éternel au jour du grand jugement. Je prierai pour vous pour que jamais vous ne connaissiez les angoisses terribles de la faim, et pour que le bonheur vous sourie toujours.

Alors je vis quelques larmes courir sur les joues pâles de la mère.

L'émotion me gagnait mais, par respect humain peut-être, je retins les pleurs prêts à s'échapper de mes yeux.

L'heure était avancée.



Je vis alors, s'avançant de mon côté, une petite fille.—Page 340, col. 2